

des joues et laissent à découvert, de ce côté, un œil éteint de la plus étrange expression; la bouche, ouverte, fait voir des dents pittoresquement plantées comme les irrégulières souches d'une forêt rasée un peu au-dessus du sol; à l'un des coins l'absence d'une dent est indiquée par une touche carrée de sépia bien noire, et l'on dirait que l'auteur a ouvert là une porte qui conduit par une voûte obscure à quelque caverne profonde.

Je me laisse aller au plaisir d'analyser de vives croquades dont je ne pourrais, quoi que je fisse, vous donner une juste idée; allez voir l'album grotesque de Cicéri! Demandez aussi à feuilleter un autre recueil qu'ont embelli les productions improvisées de tous les hommes de talent, de la peinture, de la sculpture, et de l'architecture; c'est l'album de madame Cicéri. Il a été composé dans les soirées des Menus-plaisirs¹. Autour de tables pourvues de pinceaux,

¹ Les *Menus-plaisirs* furent supprimés avant la fin du règne de Charles X. La restauration avait repris cette vieille dénomination pour ne pas continuer la surintendance des fêtes et spectacles de l'empire. Les théâtres royaux, la chapelle du roi et les pompes funèbres de la cour, étaient dans les attributions de l'intendant des Menus-plaisirs. Le ridicule fit justice de l'institution. Un jour, sur les murs de la maison des Menus, contiguë au Conservatoire, rue du Faubourg-Poissonnière, parut une sanglante épigramme qui ne contribua pas peu, je crois, à renverser l'éta-

de crayons, de papier, d'encre de Chine et de sépia, j'ai vu s'asseoir, outre Horace Vernet, Isabey et Cicéri, Bouton, Daguerre, Alaux, Picot, Thomas, Desmoulin, Watelet, Hippolyte Leconte, Atoch, Nicolle, Joly, Xavier Leprince, Géricault; ils dessinaient pendant que, dans le salon voisin, se faisaient entendre des virtuoses du plus grand mérite, de jeunes cantatrices réservées à de beaux succès, des chanteurs qui faisaient la fortune des grands théâtres lyriques. Mademoiselle Cinti y commençait sa renommée; mademoiselle Naldi, devenue comtesse de Spare, nous dédommageait à l'avance de la retraite prématurée que les convenances d'un illustre hyménée devaient amener bientôt; Garcia présentait à nos applaudissements sa jeune fille qui devait rendre célèbre le nom de Malibran; madame Dabadie essayait là sa puissante voix qui eut de l'éclat pendant quelques années à l'Opéra; madame Albert-Him y faisait admirer encore sa

blissement que dirigeait M. le vicomte Papillon de La Ferté, héritier de la charge de son père: Borjes et ses nobles compagnons allaient mourir pour la liberté, sur l'échafaud de la place de Grève; pendant la nuit qui précéda l'exécution, une main d'artiste traça au-dessous de l'inscription qui figurait sur la porte de l'intendance, une guillotine, et la figure d'un bourreau couronné. Cette guillotine, et les mots, *Menus-plaisirs du Roi*, faisaient un horrible contraste. On se hâta d'effacer la figure de l'instrument de mort; mais la cruelle plaisanterie a resté.

beauté et le charme d'un talent, qu'on apprécierait peu aujourd'hui que l'art du chant est arrivé à sa perfection ; Nourrit père et Lays y finissaient leur gloire ; Nourrit fils et Levasseur y préludaient à la leur.

La danse, le jeu d'écarté avaient leur tour chez Cicéri comme dans tous les salons ; ce qui était particulier à la maison du célèbre peintre de décorations, c'étaient les *charges* en action, qui, plus tard, prirent une grande extension chez Duval-le-Camus. La foule des gens du monde et des hommes de la cour étouffa bientôt les artistes dans les appartements du peintre de l'Opéra, qui fut obligé de fermer sa maison. Il l'a rouverte à ses amis, et elle est encore aujourd'hui un temple consacré aux arts.

Je viens d'écrire le nom de Duval-le-Camus ; il faut que je dise un mot de ses soirées. Elles avaient un caractère un peu différent de celles de Cicéri. Je pourrais dire que la démocratie des arts y était plus essentiellement représentée ; c'était tout aussi bonne compagnie, c'était plus sans façon. Le laisser-aller n'allait pas cependant jusqu'au dévergondage ; mais la grosse joie se faisait jour ; chez Cicéri elle se déguisait davantage. Le cinquième étage de Duval-le-Camus, rue Vivienne, a vu des fêtes dont nous n'oublierons jamais le souvenir. Les grands acteurs étaient

Plantade fils, Gustave Dugazon, Grénier, Thomas, et Rodolphe, inventeur du masque de singe, dont il se servit long-temps dans les réunions d'artistes, avant que Mazurier le produisît au théâtre de *la Porte-Saint-Martin*. C'est chez Duval que j'ai vu pour la première fois cette danse de corde exécutée sur une raie de craie blanche tracée sur le carreau. Rien n'était plus plaisant que Duval, habillé en Turc, en Turc de place publique, un balancier à la main, simulant la funambule jusqu'à faire croire à la possibilité de sa chute si l'équilibre venait à lui manquer. Plantade, en pierrot, annonçait le spectacle, frottait de blanc les semelles du saltimbanque, et accompagnait d'un lazzi chacun des gestes de notre danseur. Des proverbes, des scènes de paravent alternaient avec le concert et la contredanse. Le dessin ne perdait pas ses droits ; il était de rigueur, et là, comme dans toutes les soirées d'artistes, l'imagination, l'esprit, le talent se donnaient carrière au profit des dames, qui venaient quêter *un bout de chandelle* pour leurs albums.

Je ne puis parler des réunions qui ont lieu chez M. le baron Gérard ; je ne suis jamais allé dans le salon de cet artiste renommé, dont l'esprit très-fin et l'entraînante conversation attirent, dit-on, un grand nombre d'auditeurs délicats. Je sais que

les étrangers de distinction qui viennent à Paris attachent de l'importance à l'honneur d'être présentés chez M. le baron Gérard. C'est un cercle d'artistes où l'on est sur le pied du monde le plus distingué. Il en est absolument de même chez madame de Mirbel. Cette femme, d'un admirable talent, qui a élevé la miniature au premier rang des arts, par un privilège dont Petitot lui-même pourrait peut-être être jaloux, si sa gloire ne datait pas de deux siècles, reçoit ses invités sans cérémonie. Ses façons gracieuses valent mieux assurément que toutes les vaines formalités de l'étiquette. Les causeries sont très-agréables dans cette maison, dont la maîtresse accueille avec une égale bienveillance les partisans de toutes les écoles poétiques et pittoresques, comme madame Récamier les hommes politiques de tous les partis. Parmi les personnes qui ne s'occupent d'art la plume ni le pinceau à la main, et qui font l'ornement de la société de madame de Mirbel, je dois citer M. le duc de Fitz-James, homme d'un esprit délicat, amateur éclairé, qui n'a d'un ancien grand seigneur que la politesse et les bonnes manières. Sa conversation est pleine d'attraits; il a un sentiment vif des belles choses, et il en parle avec une passion trop rare chez les gens du monde.

Un ancien agent de change, qui s'est livré consciencieusement aux études de la peinture, et s'est fait un talent d'amateur très-agréable dans le genre du paysage, M. de Bez a eu des soirées que je ne dois pas oublier de mentionner dans cette petite histoire des plaisirs d'artistes, auxquels le bonheur de ma position m'a permis de prendre part, et que mes goûts m'ont fait si vivement apprécier. M. Du Sommerard, conseiller-maître à la cour des comptes, a reçu aussi des artistes; mais ses soirées n'avaient point ce qui caractérisait délicieusement les fêtes hebdomadaires de Cicéri ou de Duval-le-Camus, où nous avons vu les plus beaux talents faire de la parodie sérieuse : Tulou jouer de la clarinette comme il peint le paysage; Gélineck répondre sur une harpe naine aux appels mélodiques d'un petit bassier de carton, à qui Panseron, caché sous une table, prêtait le talent de son violoncelle; Schensoëffer faire des duos avec Capucin, son chien, qui donnait un *la* continu; Chérubini conduire, avec son sang-froid ordinaire, un orchestre de mirlitons et de trompettes de la foire, qui exécutait l'ouverture de *Démophon*.

Des soirées qui ont un charme particulier, au moins pour moi, ce sont celles de l'Arsenal. Je ne sais si autrefois, rue de Sully, chez madame

de Genlis on s'amusait beaucoup; je crois que, comme la dame ne manquait pas de prétentions et de malignité, on faisait assaut d'esprit et d'épigrammes; rien de semblable n'a lieu chez notre excellent ami Charles Nodier. C'est là que le sans-*façon* est vrai, et le bon goût dépourvu de cette *manière* qui le gêne chez tant de gens. Il est impossible d'avoir une simplicité plus élégante, une ame plus sincèrement affectueuse, un sentiment artiste plus élevé que ne les a Nodier. Sa conversation agit par fascination, et subjugué; on l'écoute avec un plaisir qui ne se lasse jamais; quelque sujet qu'il traite, il sait être intéressant: tant il a de ressources d'érudition, tant son imagination a de puissance, tant son cœur a de poésie! En lui j'ai trouvé la personnification du génie oriental qui, sous la tente des Arabes, inspira les ravissants conteurs dont notre Europe ne connaît guère que les canevas défigurés. Nodier ne prête pas seul à son salon l'agrément qui me le fait préférer à tant d'autres: trois femmes, pleines de naturel, d'esprit et d'amabilité, se partagent la tâche de recevoir ses amis, et s'acquittent de ce devoir de manière à être agréables à chacun. Je n'ai vu personne sortir de l'Arsenal sans faire l'éloge de l'affabilité sans recherche, de la bonne grâce par-

faite qui distinguent madame Nodier, madame de Tercy, sa sœur, dont le monde littéraire connaît les jolies productions, et madame Marie Ménessié, fille de Charles Nodier, qui, bien jeune encore, a une de ces facultés distinguées que la maturité de l'âge et le travail donnent si rarement. L'art musical est en elle comme il était en Garat: il a germé de bonne heure, de bonne heure il a porté des fruits; il se développera plus encore. Le cachet des ouvrages de madame Ménessié est l'originalité; sa musique, qu'elle a mariée aux pensées de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, d'Alfred de Musset, et de madame Desbordes-Valmore, n'a aucune des formes que la tradition française a données à la romance et à la chansonnette; on pourrait dire qu'elle est essentiellement pittoresque. Nous avons eu, dans nos réunions intimes, les prémices de ce talent, pour ainsi dire révélé, qui fait un des plaisirs de l'Arsenal. Je voudrais pouvoir dire ce qu'il y a de liberté et de retenue tout à la fois dans ces soirées où se rencontrent toutes les nuances d'opinions politiques, littéraires et d'arts; je voudrais répéter ces causeries vives, mais jamais choquantes, où toutes les causes sont plaidées avec talent et conviction, sans qu'aucun des avocats ait le droit de se plaindre de la forme des

discussions et de l'issue du procès. On rencontre des adversaires chez Nodier, jamais d'ennemis; les partis y conservent leur force de raison, ils abdiquent, en y entrant, leur aigreur et la violence de leur logique; c'est que Charles est le type de la bienveillance, et que personne ne se permettrait d'être offensant pour un des hôtes de l'Arsenal, quand Nodier est obligeant pour tous. Dans les temps de la plus grande exaspération, quand il s'agissait de la vie ou de la mort pour la monarchie et la liberté, quand l'art tentait des routes nouvelles et jetait le fanatisme dans quelques têtes passionnées, les soirées de l'Arsenal ont été remarquables par l'union qui n'a pas cessé d'exister entre tous les visiteurs de cette maison; et cependant se trouvaient en présence Théodore Jouffroi et Soulier de Bordeaux, Victor Hugo et Ancelot, Alexandre Dumas et Alexandre Duval, Lamartine et Auger, Delacroix et Alaux le Romain, Devéria et Gassies, Louis Boulanger et Thomas; que sais-je encore? On discutait, on n'aurait eu garde de disputer; on échangeait des plaisanteries pour masquer des arguments; on aurait rougi de personnalités. Le jeu d'écarté, qui occupe Nodier comme tout ce qui l'occupe; la danse, que de très-jolies femmes animent, et que guide madame Ménessié; quel-

ques lectures, mais rares, trop rares sans doute, puisque Lamartine et Hugo prennent seuls la parole dans cette assemblée poétique, partagent les quatre dernières heures de la journée de chaque dimanche. La pendule marque toujours trop tôt minuit. On se quitte avec promesse de revenir dans huit jours; on se fait une fête de ces octaves d'un plaisir qu'aucune vanité outrecuidante ne s'aviserait de troubler, parce qu'elle serait bien vite punie par notre gaieté.

Je m'arrête; si je voulais, j'aurais pourtant beaucoup à dire encore sur un salon où se réunissent Balzac, qui cause avec originalité de littérature, et de cuisine avec imagination; Sainte-Beuve, qui analyse si précisément toutes choses, et dont la timidité donne beaucoup de valeur à ses observations caustiques; Weis, chez qui la science est habilement cachée sous un esprit bonhomme; Amédée Pichot, l'auteur d'un charmant voyage en Écosse, dont il nous a si bien fait connaître les sites, les hommes et la littérature; H. de Latouche, ingénieux écrivain, médisant cruel et plein de grâce, dont on ne sait lequel admirer le plus sa verve épigrammatique, qui marque toutes les médiocrités d'un fer brûlant, ou les formes aimables de sa parole, de si bon goût, qu'elle a l'air d'appartenir à un homme

d'un autre siècle; Taylor, qui parle maintenant de l'Égypte comme de la France, à laquelle sa persévérante activité élève un monument admirable¹; madame Tastu, à qui un beau talent n'a pu donner cette assurance fâcheuse, dans le monde, affectée par quelques femmes poètes, que je ne veux pas nommer; Gué, peintre et décorateur habile, qui sait égayer un des coins du salon par une foule de petites narrations divertissantes; Eugène Isabey, Delaroche, notre ami Ladvocat, Regnier, Dauzats, Gudin, Gigoux, de Cailleux, Alfred de Vigny, Jules Jannin, Émile Deschamps, Fontaney, Ernest Fouinet, Drouineau, Caix, Dittmer et Cavé (le spirituel M. de Fongeray en deux personnes), Amaury-Duval, Robert Fleury, Duponchel, Bellangé, Belloc, de Beauchêne, le sculpteur David, Watelet, et dix autres écrivains ou artistes dont les noms me furent maintenant. Il faut se borner; déjà ce bavardage est bien long, et je dois en demander pardon au lecteur. J'ai voulu dire ce que sont les artistes aujourd'hui; j'ai voulu donner une idée de leurs soirées; j'ai essayé d'esquisser quelques portraits;

¹ *Les Voyages pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France.* M. le baron Taylor a eu déjà pour collaborateurs deux générations de dessinateurs distingués. Le texte curieux de cet ouvrage est de M. Charles Nodier.

je sens bien par où pêche ma peinture. Je n'ai qu'une excuse; j'ai cherché à être vrai. Un autre que moi aurait fait sur ce sujet, que j'ai choisi par amour, une ravissante et spirituelle page de mémoires, une large et belle page de l'histoire du dix-neuvième siècle; il ne m'est pas donné de m'élever si haut. J'ai fait un petit croquis, une faible ébauche; j'ai fait ce que j'ai pu.

A. JAL.

